

La langue de bois et ses retournements : lectures d'Ancien Testament

Philippe Lefebvre

Philippe Lefebvre est religieux dominicain, français, professeur d'Ancien Testament à la Faculté de théologie de Fribourg depuis 2005. Il s'intéresse particulièrement aux rapports entre Ancien et Nouveau Testaments — *Le messie en famille. Saül, David, Jésus et leur entourage*, Bruxelles, Lumen Vitæ, 2000 ; *La Vierge au Livre. Marie et l'Ancien Testament*, Paris, Cerf, 2004 ; *Livres de Samuel et récits de résurrection*, Paris, Cerf, 2004. Il considère la Bible comme une partenaire de la pensée, nécessaire dans les débats de société — *Un homme, une femme et Dieu*, écrit avec Viviane de Montalembert, Paris, Cerf, 2007. Il étudie les rapports de la Bible et de la littérature — *Comme des arbres qui marchent*, Bruxelles, Lumen Vitæ, 2001. Il a publié de nombreux articles et écrit régulièrement dans un site qu'il a lancé avec trois amis : www.lacourdieu.com

« Si quelqu'un vient me voir, il parle à vide » (Ps 41, 7). C'est ainsi qu'un malade évoque le visiteur censé être venu pour le réconforter. Le terme traduit ici par « à vide », *shawé'*, renvoie à des propos que l'on dit sans être présent à ce que l'on dit ; on parle pour parler. Dans le domaine gestuel, on trouve cette semonce que Dieu adresse aux fidèles du temple : « Cessez d'apporter une offrande *shawé'* » (Es 1, 13). L'oblation est bel et bien acheminée selon les rites prévus ; pourtant le donateur ne se donne pas lui-même lorsqu'il présente son don. Un article du Décalogue interdit d'invoquer le nom du Seigneur « de sorte que cela devienne *shawé'* » (Ex 20, 7 ; Ps 41, 7) : il est défendu, non pas de faire mention du nom divin, mais d'y avoir recours pour conférer un poids à une parole qui n'en avait pas. Le terme *shawé'* pourrait ainsi être une des portes d'entrée pour aborder la question de la langue de bois dans la Bible. Même si cette dernière expression ne s'est développée que depuis les années 1970, elle a sa pertinence quand on enquête sur le discernement que propose la Bible entre parole vraie et parole fausse, entre le Verbe et la verbosité.

Le premier chapitre de la Genèse fait entendre la parole de Dieu qui crée le monde ; c'est à l'aune de cette parole bienveillante, pleine, qui suscite l'être, que toute parole désormais sera appréciée. Pour celles qui ne sont pas proférées dans le but de donner la vie, d'établir une vérité vivifiante, la Bible emploie divers mots et formules. Nous venons de mentionner le *debar-shawé'*, que je propose de traduire par « parole en état d'absence ». Citons aussi le *debar-rèq* qui désigne le discours vain, qui n'a pas de but et n'attend pas de réponse : une parole non adressée ; Dieu l'oppose expressément à sa parole, « elle qui est votre vie », comme il le dit à son peuple (Dt 32, 47). Le *debar-shalom*, « la parole de paix », peut devenir le type même de la désinformation rassurante : « Les gens disent : "Paix, paix", alors qu'il n'y a pas de paix » ; ce genre de formule revient souvent chez les prophètes (Jr 4, 14 ; 8, 11 et 15 ; Ez 13, 10 et 16...). Dans tous ces cas, l'idée de fraude, de manipulation, est connotée. Quand Ézéchiël annonce la fin, chez les prophètes, des « visions *shawé'* » (Ez 12, 24), il fait allusion aux annonces trompeuses de certains de ses collègues, pour qui la prophétie est un fonds de commerce qui leur donne une raison sociale¹.

On pourrait continuer à explorer le vocabulaire du discours creux, vain, double, manœuvrier, sans assise, sans attente. La profusion de termes et d'images qu'on découvrirait ne constitue pas un corpus fermé. Comme, en effet, la Bible demande sans cesse à son lecteur de poursuivre lui-même le discernement, elle l'invite à ajouter ses propres repères et désignations : alors, pourquoi ne pas recourir à la notion de langue de bois ? Notons que, à l'intérieur du corpus biblique lui-même, la Septante (= trad. grecque de l'A.T.) donne déjà avant notre ère des exemples d'utilisation de termes spécifiques au grec pour rendre certains mots hébreux concernant la parole. Elle introduit par exemple la notion de *parrhèsia*, la « liberté de parole », enracinée dans la culture politique et pédagogique de la Grèce² ; ou bien elle acclimate le verbe *goguzein* pour rendre l'action de « murmurer méchamment », un verbe dont les effets de son et de sens ne peuvent s'apprécier pleinement qu'en grec³.

1. Lire la diatribe violente qui suit en Ez 13.

2. Les trois mentions de *parrhèsia* dans la traduction grecque du livre des Proverbes n'ont pas d'équivalent en hébreu.

3. La *parrhèsia* (littéralement : « la faculté de tout dire ») serait en grec un des termes opposés à la langue de bois : le vrai disciple dans le Nouveau Testament fait

En tout cas, pour intéressante que soit la recherche lexicale, elle ne doit pas masquer la gravité du sujet abordé. La parole est une question de vie et de mort. Les discours encombrants que les faussaires instillent dans les échanges quotidiens ne sont pas à reverser au rayon des déviances malheureuses ou des imitations frelatées. Elles portent toujours atteinte au Verbe « par qui tout a été fait » (cf. Jn 1, 3), elles dénaturent les mots et les choses.

Langue de bois et parole vraie : une joute (Jérémie 28-29)

Écoutez cette prophétie : « Ainsi parle le Seigneur Sabaot, le Dieu d'Israël. J'ai brisé le joug du roi de Babylone ! Encore deux ans, et je ferai revenir en ce lieu les ustensiles du temple du Seigneur que Nabuchodonosor, roi de Babylone, a enlevés d'ici pour les emporter à Babylone. De même Jékonias, fils de Joiaqim, roi de Juda, avec tous les déportés de Juda qui sont allés à Babylone, je les ferai revenir ici — oracle du Seigneur — car je vais briser le joug du roi de Babylone » (Jr 28, 2 ss.).

Ce magnifique morceau oratoire, plein d'espérance, est en fait du toc. Il émane de Hananya, un homme qui utilise parfaitement le vocabulaire et les effets du prophète dont il porte même le titre. Il donne ici un bel exemple de ce que peut être la langue de bois dans le domaine religieux et politique : une petite harangue, composée de formules accréditées — l'auteur a du métier —, qui exprime exactement ce que chacun a envie d'entendre. On peut d'autant plus apprécier la contrefaçon, que l'ami Hananya est en lice avec le prophète Jérémie. Or, à première vue, ce dernier fait piètre figure face à son collègue, si optimiste et apparemment si confiant en Dieu. Jérémie, à cette époque, porte en effet un joug sur les épaules pour manifester

montre, comme Jésus lui-même, de *parrhèsia* (c'est un des derniers mots des Actes des Apôtres : Paul parle en toute *parrhèsia*). *Goguzein* se trouve en particulier dans l'Exode et les Nombres où le peuple au désert murmure sans cesse contre le Seigneur et contre Moïse. C'est un verbe expressif : formé de consonnes gutturales, il maintient le son dans la gorge, et il appartient à ces verbes qui ferment leurs voyelles (passage de *o* à *u*) : « murmurer » en grec, c'est bougonner « dans sa barbe », sans vouloir que les paroles atteignent un interlocuteur et suscitent de lui une réponse. Ressassement des mêmes griefs assorti de bouderie autarcique.

quotidiennement que Nabuchodonosor sera le maître du royaume de Juda et qu'il ne sert à rien de lui résister. De plus, Jérémie semble n'avoir rien de bien attrayant à proclamer. Le chapitre suivant donne le texte d'une lettre qu'il envoie à un premier groupe de déportés en Babylonie : ils y demeureront soixante-dix années, annonce Jérémie ; quant à ceux qui sont restés au pays — le roi descendant de David et le peuple de Jérusalem —, Jérémie prédit que le Seigneur enverra contre eux « l'épée, la famine et la peste » (Jr 29, 17).

Le bois dont est fait une parole

Il vaut la peine de s'arrêter sur ces deux prises de parole contrastées. L'intervention de Hananya est brève et elle ne prend aucun risque : tout s'arrangera dans un délai raisonnable et les choses reviendront à la normale ; les objets dérobés seront restitués, le fils du roi et les déportés reviendront. Pourquoi et comment ce retour inattendu aura-t-il lieu ? Au nom de quoi, en vertu de quelle suite d'événements ? Aucune explication n'est donnée. Le peuple resté au pays et ceux emmenés au loin auront-ils à agir, à se convertir, à collaborer à ce retour annoncé ? Là non plus, aucune proposition n'est faite, aucune vision n'est esquissée qui agencerait un projet de Dieu et une quelconque coopération humaine. La langue de bois de notre beau parleur procède en état d'apesanteur, selon un modèle primaire (ce qui est déplacé reprendra sa place), sans que les circonstances soient éclairées, sans qu'elles soient lestées d'une teneur existentielle⁴.

Les paroles de Jérémie résonnent tout autrement. Le fait qu'il envoie une lettre aux exilés relève d'abord d'une promotion de l'écrit

4. Pour tout ce qui suit, on peut se reporter aux analyses du langage politique auxquelles s'est livré Karl Kraus (1874-1936), l'essayiste autrichien qui a compris dès 1933 qui était Hitler et où il allait emmener son peuple. Lire les excellentes présentations que Jacques Bouveresse a consacrées à cet auteur, en particulier dans *Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus* (Marseille, Agone, 2007) ainsi que dans la préface à Karl Kraus, *Troisième Nuit de Walpurgis* (trad. P. Deshusses, Marseille, Agone, 2005). La prise de parole de Hananya serait adéquatement éclairée par ce commentaire de Bouveresse commentant Kraus : la catastrophe est « celle du triomphe de la phraséologie creuse qui permet de nier ou de transformer à volonté la réalité [...], (elle) correspond à la disparition de toute espèce de contenu et de réflexion au profit de la banalité et de l'automatisme », *Satire et prophétie*, p. 128 s.

dont les prophètes témoignent à plusieurs reprises. En écrivant, on s'engage, on met sa parole à l'épreuve des faits à venir. Et puis, l'annonce, à première vue déplorable, du séjour de septante années en Mésopotamie donne lieu à des perspectives pleines de sens. Pendant cette période, les déportés devront maintenir leur démographie et intercéder pour le pays où ils se trouvent exilés : « de sa paix dépend la vôtre » (Jr 29, 7). Ils ont donc une tâche, une mission. L'exhortation « multipliez-vous » (v. 6) se réfère bien sûr à la nécessité conjoncturelle de ne pas se diluer dans l'empire babylonien, mais elle rappelle aussi la première parole faite par Dieu aux humains : « Fructifiez et multipliez » (Gn 1, 28). La terre d'exil apparaît donc comme le lieu providentiel où les Israélites pourront mettre en œuvre la vocation première des humains : la fécondité. Fécondité et pas seulement accroissement, car en cette terre lointaine Dieu « visitera » les siens (v. 10), un verbe qui annonce bien plus que l'octroi d'une postérité fournie. Le temps de la déportation sera l'occasion d'un renouvellement du peuple. Loin de la terre promise et du temple, il ne pourra s'attacher qu'à son Dieu : « Vous me chercherez et vous me trouverez, car vous me rechercherez de tout votre cœur » (v. 13). Alors ils pourront revenir au pays. Le peuple que Jérémie évoque n'a donc rien d'un troupeau fragile, endurant sans comprendre la longue fatalité d'un déracinement forcé ; c'est au contraire une assemblée vivante, vibrante, telle que le Deutéronome l'appelle de ses vœux, qui va redécouvrir son Dieu et renouer l'alliance avec lui.

Ceux qui au contraire sont restés au pays, sans davantage chercher Dieu ni écouter sa parole, seront sévèrement châtiés : « Je les rendrai pareils à des figes pourries, si gâtées qu'on ne peut les manger », dit le Seigneur (v. 17). Cette imagerie conforte le sens général. Hananya proclamait sous deux années le retour des exilés ; Jérémie, quant à lui, a inscrit toute sa prophétie dans le temps : septante années seront offertes pour réactiver la circulation de la vie au sein du peuple. Les deux hommes annoncent bel et bien un retour, mais seul Jérémie prend en compte l'épaisseur du temps, le déploiement de la chair qui doit consentir à une saison de maturation. Quand Dieu parle de faire pousser comme des fruits ceux qui continuent à végéter dans leur autarcie spirituelle, il leur fait vivre en fait l'option qu'*ils ont choisie* : atteindre trop vite leur fin sans acquiescer au lent mûrissement. D'une certaine manière, ils ne sont pas punis, mais ils expérimenteront le processus

dont Hananya témoigne: une accélération du temps qui les détruira prématurément⁵.

Critères: parole adressée ou parole en vase clos

Ce diptyque constitué par les deux interventions des prophètes fournit une sorte de cas d'école qui donne des critères pour différencier la langue de bois d'une parole digne de ce nom. La parole véritable implique l'engagement de tout le monde: de celui qui parle et de ceux à qui la parole est adressée. Ceux-ci sont considérés comme des auditeurs responsables à qui le discernement est demandé. Jérémie le prophète souligne bien que ses destinataires ne doivent pas «se laisser égarer par les prophètes qui sont parmi (eux)» (Jr 29, 8). Étonnante mise en garde, plaçant celui-là même qui parle sous le coup de l'évaluation de ses interlocuteurs! La personne qui dispense une parole authentique s'avance donc à découvert, sans se cacher derrière des titres ou des révélations qui la rendraient intouchable; elle accepte d'être examinée et mise en cause, même si son public ne s'avère pas à la hauteur de la parole qui lui est adressée⁶. De fait, on reprochera à Jérémie son «pessimisme» et la démoralisation qu'il inspire à ses contemporains. En regard, que peut-on blâmer chez le gentil Hananya qui vous annonce qu'il est contre la violence et que tout ira mieux demain?

Le propos de Hananya, n'importe qui d'autre aurait pu l'énoncer à sa place. Une interview des passants dans les rues de Jérusalem aurait sans doute donné le même résultat: «On espère que l'étau de Babylone va se relâcher et que les otages vont vite rentrer». La parole de Jérémie au contraire est personnelle, et donc inattendue, paradoxale.

5. Jérémie s'adresse donc aux Israélites avec la vigueur d'une pensée mûrie. On dit de lui et d'autres prophètes qu'ils sont durs envers leurs auditeurs. Or, une remarque de Bouveresse à propos de Kraus pourrait s'appliquer à Jérémie et en éclairer la virulence: «(il) donne plus que d'autres l'impression de ne jamais reconnaître à son lecteur le droit d'être bête», préface à *Troisième nuit de Walpurgis*, *op. cit.*, p. 51. Par «lecteurs», il faut entendre en l'occurrence ceux qui, à l'époque, lisaient les lettres envoyées par Jérémie et, au sens large, ses auditeurs à Jérusalem, mais aussi nous, les lecteurs modernes.

6. Jérémie, on le sait, aura souvent maille à partir avec le pouvoir de son temps (*cf.* par exemple Jr 38: il est descendu dans une fosse) et mentionne régulièrement ses «persécuteurs» (*cf.* Jr 17, 18).

Il fait montre d'une analyse précise de la situation politique, en tire des conclusions qui s'écartent de la version officielle : pour Jérémie, il faut se rendre et trouver dans l'exil une occasion de vie nouvelle. Contre les slogans vagues qu'illustre le couplet de Hananya, contre l'espèce d'attentisme général, fait d'espoir sans fondement et de déni du présent, Jérémie tient des propos signés, informés par le réel du moment. Le prophète n'est jamais un inspiré déconnecté de l'actualité, il reçoit au contraire la parole de Dieu dans le champ de forces politiques et sociales de son temps, dont il est partie prenante.

Ce devoir d'analyse est encore une manière de prendre au sérieux les gens à qui le prophète s'adresse. Isaïe, plus d'un siècle auparavant, préconisait la résistance face aux ennemis, Jérémie engage à la reddition. Le vrai prophète ne rabâche pas toujours les mêmes rengaines : il parle de manière circonstanciée au nom de Dieu à des personnes situées dans l'espace et le temps. Le salut que Dieu veut donner dans l'histoire est une vérité permanente, les chemins pour y accéder varient selon les événements. D'autre part, la parole de Jérémie requiert un écho chez ses interlocuteurs : vont-ils accepter de vivre septante années en terre d'exil ? Vont-ils trouver dans cette immersion en milieu étranger les routes qui les ramènent à l'essentiel de leur vocation ? Le laïus de Hananya n'attend rien du public : il se suffit à lui-même et annonce qu'un ordre des choses se remettra en place sans que personne ait à intervenir. L'intervention de Jérémie, elle, en appelle à ses destinataires : pour que la parole porte son fruit, il faut qu'ils la reçoivent, la comprennent et la vivent. Comme les talents des paraboles évangéliques, les auditeurs de cette parole, laquelle est comme un capital qui leur est donné, doivent lui ajouter leur quote-part, il leur incombe de doubler la mise par leur investissement personnel.

Parodie : la langue folle des tyrans (Dn 3)

La parodie permet de dévoiler les ficelles qu'emploient les fabricants de langue de bois⁷. Certains textes bibliques caricaturent ainsi les

7. Sur le rapport entre étude du langage et satire, écoutons Bouveresse : la langue constitue (d'après Kraus) « le meilleur poste d'observation que le satiriste puisse occuper pour reconnaître et stigmatiser la décadence et la corruption de son époque », *Satire et prophétie*, *op. cit.*, p. 126.

styles officiels pour en montrer la pompe risible, mais aussi la portée quasi hypnotique sur ceux qui doivent les subir⁸. Dans le chapitre 3 du livre de Daniel par exemple, est proclamée officiellement l'installation d'une statue d'or par le roi Nabuchodonosor. Il conviendrait de lire à haute voix ce chapitre pour y percevoir tous les trucs du verbiage impérial. La formule «le roi Nabuchodonosor» revient sans cesse; si l'on y ajoute la simple mention du nom propre ou le seul titre de roi, alors c'est presque chaque phrase qui est affectée (infectée?) par la présence nominale du souverain. L'effet produit relève de la farce — Nabucho et Ubu: même combat! —, mais il manifeste aussi l'envoûtement que produit le nom d'un leader quand il est indéfiniment répété, accompagné de ses titres. Les médias d'Union soviétique n'en usaient pas autrement avec les sempiternelles mentions du «camarade Joseph Vissarionovitch Staline» presque à chaque phrase des communiqués officiels⁹. Le monarque est institué en Big Brother, présent à chaque détour de phrase, qui vous regarde, vous entend et sans qui vous ne pouvez rien faire.

Des répétitions drolatiques de listes mirobolantes décuplent encore l'effet de rabâchage du nom royal. L'ordre de venir se prosterner devant la statue d'or s'adresse ainsi aux «satrapes, magistrats, gouverneurs, conseillers, trésoriers, juges et juristes, et à toutes les autorités de la province»; on nous le dit au verset 2, on nous le redit au verset 3 pour bien montrer que «satrapes, magistrats, gouverneurs etc.» se sont effectivement rassemblés pour adorer l'effigie. Le signal de l'adoration est donné par «trompe, pipeau, cithare, sambuque, psaltérion, cornemuse et toute espèce de musique», comme le notent à l'envi les versets 5, 7, 10 et 15!¹⁰ La prosternation devant la statue

8. Gn 14, par exemple, qui pour la première fois dans la Bible parle de rois, montre des souverains essentiellement occupés à se faire des guerres irraisonnées, constitués en coalitions, mentionnés dans des listes où fleurissent jeux de mots et extravagances diverses. Melchisédech, en contraste, incarne une tout autre conception de la royauté.

9. Cet exemple est donné par Armand Robin dans *La fausse parole*, suivi de *Outre-Écoute*, Paris, Éd. Plein Chant, 1979, p. 29. L'auteur, un linguiste au destin complexe (1912-1961), a écouté pendant des années les radios de l'Est, de l'autre côté du Rideau de fer et a développé toute une réflexion sur la langue de bois et ses ravages.

10. Il conviendrait d'identifier aussi dans ce vacarme d'État organisé, une des armes de la langue de bois. Voir tout à l'inverse les propos sur la nécessité du «recueil où sonne le silence» afin de «parler en faisant retentir une parole» dans Martin

doit alors se faire par tous les « peuples, nations et langues », comme le serinent plusieurs versets d'affilée. On pourrait continuer le repérage de ces procédés. Si l'ensemble du chapitre produit l'hilarité, il attire aussi l'attention sur l'artillerie lourde de la phraséologie étatique. La langue du pouvoir a tendance à peser, à s'imposer, à tout envahir. Elle devient presque un substitut du réel.

La parole et l'ersatz

Rappelons la situation. Nabuchodonosor a précédemment eu un rêve : il a vu une statue gigantesque qu'une pierre finissait par abattre (Dn 2). Il a fait alors appeler « magiciens et devins, enchanteurs et chaldéens » — selon le goût pour les catalogues que nous avons noté — afin qu'ils le lui interprètent. Seul Daniel lui en a donné le sens : la chute et le démantèlement de la statue figure l'effondrement des empires successifs dont le premier est celui de Nabuchodonosor lui-même. Ainsi donc, après avoir appris que la statue géante symbolisait la fragilité des puissances temporelles, Nabuchodonosor fait néanmoins construire une statue imposante dont l'inauguration doit affirmer sa propre puissance. La situation tourne à l'absurde, comme si finalement le sens des mots devenait indifférent : du moment que les mots sont là, on les utilise, et peu importe ce qu'ils signifient ; de même, du moment que les choses existent, elles peuvent être employées pour un but ou pour le but contraire. Une statue annonce la chute de Nabuchodonosor, *donc* Nabuchodonosor va ériger une statue pour annoncer son pouvoir. Le lien entre les deux propositions est le mot « statue » ainsi que l'objet que ce mot désigne ; quant au sens que la chose et le terme peuvent avoir, il semble s'évanouir.

On peut ainsi mieux comprendre pourquoi fleurit dans nos chapitres la langue folle, formée de répétitions, de titres ronflants, d'éncombrantes listes : elle sert à meubler le vide. Le pouvoir totalitaire n'a d'autre explication de lui-même que d'être lui-même, de persister sans raison dans le remplissage qu'il occasionne, dans l'envahissement de tout et tous qu'il produit. Il ne peut être que redondant. Comme il n'y a plus de distance entre lui et lui, les mots n'ont plus de

Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », n° 55, 1979, p. 34.

signification. Personne n'y croit, mais l'essentiel n'est pas la foi ou la défiance qu'on a envers les mots ; la question ne se pose plus : il suffit que tout le monde les répète, sans qu'une quelconque relation au réel soit envisagée, et cela donne un ersatz de réalité. Les paroles dites et redites tiennent lieu de monde.

Le réel éconduit

On trouverait dans la Bible plus d'exemples qu'on ne croit de ce langage devenu fou dans lequel les mêmes mots servent à dire tout et son contraire, selon l'occasion. Quand Jésus chasse un jour un démon d'un homme jusque-là muet, des Pharisiens réagissent en ces termes : « C'est par le prince des démons qu'il expulse les démons » (Mt 9, 34). Ils semblent ne retenir de la phrase qui évoque le miracle que la mise en présence du nom « Jésus » et du terme « démons ». Quant au verbe (« chasser »), il a perdu dans leur bouche toute valeur référentielle : « Jésus expulse un diable qui possédait un homme, donc Jésus est un homme possédé par le diable ». Leur propos semble démailler la trame de la réalité, il ne tient pas debout, et pourtant il tente d'avoir force de loi. Dans bien des régimes de terreur, pareil usage du langage se rencontre. Un citoyen qui se fait remarquer parce qu'il combat les ennemis du pouvoir en place risque gros paradoxalement : son nom entre en liaison syntaxique avec lesdits ennemis dans les communiqués qui publient ses exploits. Que les hiérarques au pouvoir se sentent un jour menacés par quoi que ce soit et éprouvent le besoin de sacrifier une victime expiatoire, alors il fera peut-être les frais de leur délire meurtrier : n'a-t-il pas été en lien avec les adversaires ? Que ce fût pour les contrer n'a plus alors de pertinence dans leur jargon dément : il leur suffit de dire qu'il les a fréquentés, qu'il a été en relation avec eux et qu'il mérite donc châtement¹¹.

La langue de bois n'a pas souci des faits : elle les nie éventuellement s'ils risquent d'enrayer sa propension à constituer un monde que le réel ne peut plus atteindre. L'épisode célèbre de la résurrection de Lazare fournit un exemple frappant. Une partie des témoins de la

11. Voir les exemples donnés par Armand Robin, *op. cit.*, p. 25. Noter sa formule dénonçant l'absurdité de la langue totalitaire : « Le contraire absorbe son contraire, de la sorte le principe d'identité est métaphysiquement perverti ».

scène va informer les Pharisiens de ce qui s'est passé. Ceux-ci et les grands prêtres décident alors de tuer Jésus, puis d'éliminer aussi Lazare (Jn 11, 50 et 12, 10 s.). Que Jésus ait amené hors du tombeau un homme mort depuis quatre jours ne constitue pas un événement qui change quoi que ce soit pour eux. Ils concluent seulement que leur temple va être déserté et qu'ils vont perdre du pouvoir. L'horreur de leur réaction meurtrière garde quelque chose de comique : « Alors les Pharisiens se dirent entre eux : vous voyez que vous ne gagnez rien ; voilà le monde parti après lui ! » (Jn 12, 19). Leur langue est auto-référencée : ils se parlent les uns aux autres ; que les gens mentionnent autour d'eux Jésus et Lazare ressuscité ne fait aucunement la brèche dans leur « soliloque de groupe ». Et puis, pour légitimer les deux meurtres qu'ils viennent de programmer, ils ont cette déploration piteuse, digne des banalités sur la baisse du petit commerce : la clientèle habituelle s'en va ailleurs.

Retournement : quand le « défaiseur » fait la vérité à son insu

La Bible ne laisse pas en paix, parce qu'elle montre que ces perversions du langage ne relèvent pas seulement de situations exceptionnelles. Évoquant les beaux parleurs de la cité (Jérusalem ou tout autre bourgade), la voix du psaume 73 dit : « Ils installent leur bouche au ciel et leur langue va et vient sur la terre » (v. 9). Le baratin de quelques caïds locaux est dénoncé avec une ampleur cosmique : il n'y a pas de petites manipulations de la langue¹². Des quidams que l'on fréquente chaque jour ont vite fait de répandre partout leurs propos, de les donner comme paroles d'évangile, comme seules paroles possibles, comme la réalité. Dans cette optique, le petit couplet de Hananya ne constitue pas un dérapage malencontreux : il introduit dans la communauté cette parole insensée qui dénie les faits et ne

12. Victor Klemperer, savant philologue juif qui a vécu dramatiquement l'avènement du Troisième Reich, a bien montré, par de multiples études faites au quotidien, comment les nazis, en introduisant des mots, des formules, en modifiant certains contenus de sens, avaient rendu possible peu à peu l'extension du monde barbare et irréel qui coûta la vie à tant de personnes. Voir *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, trad. et notes É. Guillot, Paris, Albin Michel, 1996 (lire en particulier la p. 40 qui résume cette progressive distorsion de la langue et du réel par l'intrusion concertée de termes employés à faux).

s'adresse à personne¹³. La langue de bois fait fi de la création, des créatures et du Créateur qui s'y trouve présent et s'y active.

Et pourtant, il n'est pas si facile de prendre congé du réel et de la parole vraie ! Selon un retournement qu'il faudrait précisément étudier, certaines paroles trafiquées, à force de déni, finissent par dire exactement le réel qu'elles prétendaient congédier. Donnons d'emblée un exemple. Quand David après avoir été poursuivi par Saül pendant des années accède enfin à la royauté, quand il conquiert Jérusalem et s'y installe, il fait venir dans la cité l'arche d'alliance. Au moment où elle entre dans la ville, il se dépouille de son apparat et, en pagne de lin, se lance devant elle en une danse qu'aucun rituel n'avait prévue. Or, son épouse, Mikal, qui l'observe de sa fenêtre, s'avance bientôt vers lui et le réprimande vertement : « Comme il s'est glorifié aujourd'hui, le roi d'Israël, lui qui s'est découvert aujourd'hui aux yeux des servantes de ses serviteurs, comme se découvrirait un rien du tout¹⁴ ! » (2 S 6, 20). Cette invective méprisante s'apparente à la langue de bois en ce qu'elle se désolidarise d'une réalité qui se manifeste et serait à penser — celle de David enfin roi — au profit d'une chimère : un « vrai » roi se devrait d'être revêtu de vêtements idoines, de n'être qualifié que par une élite, de ne pas confiner aux classes infimes de la société. Le discours de Mikal impose par contraste une effigie royale à laquelle David ne correspond en rien.

Or, l'apostrophe de Mikal peut être reçue, sans qu'un mot doive être modifié, comme un joyeux credo messianique. Si l'on peut affoler la langue, comme on l'a suggéré plus haut, au point que les rapports entre les mots permutent (Jésus chasseur de démons devient Jésus possédé par un démon), alors cette perversion qui, apparemment, causerait la mort du langage, peut avoir un effet antérieur : les rapports de sens éperdument inversés désignent à terme une vérité et une réalité qu'ils cherchaient à évacuer. Reprenons la phrase de Mikal concernant

13. Michela Marzano, s'appuyant sur des faits de société tout récents, a cette conclusion qui montre que la « déréalisation » n'est pas une vue de l'esprit : « Lorsqu'on finit par se persuader que les faits n'existent pas, la confiance vacille : non seulement on doute de la parole d'autrui, mais on risque aussi de ne plus croire à l'existence d'un "monde réel" », *Le contrat de défiance*, Paris, Grasset, 2010, p. 124.

14. *Le réqîm*, « l'(homme) de rien » dont parle Mikal est un terme de la même famille que *réq* dont nous avons parlé dans l'introduction. Notons que David, au tout début de sa carrière publique, parle de lui-même comme d'« un homme pauvre, qui est peu de chose » (1 S 18, 23).

son époux : David est bien le roi d'Israël qui est à reconnaître dans «l'homme de rien». Le mystère du messie réside en ce paradoxe. Et ce sont effectivement les femmes, et les femmes de basse condition («les servantes des serviteurs»), aux yeux desquelles ce mystère est donné à voir. C'est par elle que le roi est en effet glorifié ! Le verbe qui signifie «se découvrir», *galah*, désigne aussi habituellement le fait de «se révéler». La Septante le traduit par *apokaluptein*. Mikal a beau congédier la réalité qu'elle a sous les yeux au profit de son fantasme monarchique, ce ne sont finalement ni elle ni ses propos qui décident de la réalité. Celle-ci, en la personne du messie, s'impose, et les mots pour la dire la disent bel et bien !

Plusieurs exemples bibliques pourraient être donnés de cet ultime retournement. Finissons avec l'un d'entre eux. Le grand prêtre qui veut se débarrasser de Jésus énonce à son entourage cette proposition : «Vous ne percevez même pas que c'est votre avantage qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière» (Jn 11, 50). Maxime machiavélique selon ce personnage, cœur même du credo dans une tout autre perspective, que Paul développera longuement : un seul est mort pour tous. Cette «autre» perspective est en fait la seule réalité que cette phrase peut avoir. Comme l'évangile le fait remarquer : le grand prêtre n'échappe pas à son ministère. Même en maniant le langage pour renier et tuer, «il prophétisa» (Jn 11, 51).